

d'études préparatoires (1840, 7 vol.); des *Manuels pratiques*, etc. Il avait fondé la *Revue du Nord* en 1835, et en 1852 il fit paraître une brochure, *Sur l'affranchissement des communes* (1852).

BOULETAGE s. m. (bou-le-ta-je — rad. boulet). Econ. rur. Art vétér. Opération qui consiste à mettre des boules à l'extrémité des cornes des bœufs, pour rendre leurs attaques moins dangereuses. || V. BOULAGE.

BOULETAN s. m. (bou-le-tan). Navig. fluv. Pièce de bois courbe.

BOULETÉ, ÉE adj. (bou-le-té — rad. boulet). Art vétér. Qui a le boulet déplacé et porté en avant, en parlant d'un cheval: *Cheval bouleté. Cavale bouletée. Si le cheval est bouleté, le membre n'a plus de solidité.* (Lecoq.)

BOULETTE s. f. (bou-lè-te — dim. de boule). Petite boule: *Une boulette d'ivoire.*

Il sait celui qui rîche, qui cause, qui somnolle, Qui néglige sa tâche, et qui doit polisson D'une adroite boulette a visé son menton.

DEUILLE.

— Pop. Sottise, bêtise grossière: *Quelle boulette! Vous allez faire une boulette. J'ai lâché quelque boulette.* (Frémy.)

— Particul. Petite boule de viande empoisonnée, destinée à la destruction de quelque animal malfaisant: *Il y a des boulettes dans la ratière; je vous dirai demain si la souris s'empoisonnera.* (Balz.)

— Art culin. Petite boule de hachis ou de mie de pain.

— Bot. Nom vulgaire de deux échinopes qui ont leurs fleurs en boule.

BOULETURE s. f. (bou-le-tu-re — rad. bouleté). Déviation du boulet, état d'un cheval bouleté.

— *Encycl.* La *bouleture* est le redressement et la déviation en avant des rayons osseux qui forment l'articulation du boulet. Les chevaux chez lesquels cette déviation se fait observer sont dits *bouletés*. La *bouleture* se caractérise par certains phénomènes objectifs ou rationnels particuliers. Au premier degré, le redressement des rayons articulaires est tel, que l'angle du boulet n'existe plus. Au deuxième degré, les rayons articulaires se rencontrent sous un angle très-obtus, dont le sommet est antérieur et l'ouverture postérieure; le boulet fait en conséquence saillie en avant. Enfin, dans un troisième degré, la première phalange forme avec le rayon du canon un angle beaucoup plus fermé en arrière, au point qu'une perpendiculaire abaissée de la face antérieure du boulet tomberait au niveau du bord antérieur de la pince, et quelquefois même au delà. Cette affection, due à la rétractilité des cordes tendineuses qui longent en arrière les rayons articulaires, est déterminée par les efforts énergiques et souvent répétés de la locomotion, et par toutes les causes susceptibles de mettre obstacle à la répartition régulière du poids du corps sur les phalanges et sur les tendons qui leur sont annexés comme appareils de suspension, telles que: l'hydarthrose ancienne du boulet, les blessures, les ruptures, les contusions des tendons, les périostoses phalangiennes, les bleimes persistantes, les resserrements du sabot, la maladie naviculaire, les névralgies, les seimes, les javarts (v. ces mots), etc. Il existe aussi certaines conditions prédisposantes qui favorisent plus ou moins le développement de cette affection. Ainsi, les chevaux à patrons courts sont prédisposés à se bouleter, parce que la première phalange est peu oblique en arrière, et qu'il suffit d'une faible rétraction des tendons pour la rendre verticale. Cependant, la disposition contraire joue aussi son rôle comme influence prédisposante; car ayant pour effet de faire supporter la plus grande partie du poids du corps par les tendons, elle peut être considérée comme la cause première de leurs distensions et des rétractions qui en sont la conséquence. La ferrure mal pratiquée peut aussi avoir une grande influence sur le développement de la *bouleture*. Cette affection est toujours grave, quelle qu'en soit la cause, en raison de l'importance de l'articulation du boulet. Cependant, les *bouletures* idiopathiques sont plus faciles à guérir que celles qui dépendent d'une périostose, d'une seime, d'un resserrement du sabot, etc. Deux indications sont essentielles dans le traitement de cette affection: tâcher de la prévenir, en évitant, autant que possible, de laisser agir sur les animaux les causes qui la font naître, et y remédier, lorsqu'elle s'est produite, par des applications vésicantes répétées coup sur coup, autant du moins que le permettra l'état de la peau. L'animal devra être laissé en liberté, afin qu'il puisse prendre sans empêchement les attitudes que son instinct lui commandera. Quand l'engorgement des tendons est très-volumineux, dur et résistant, il faut recourir à la cautérisation en raies ou en points, en continuant son action par les vésicatoires. Par des soins persistants, on peut espérer d'obtenir de bons résultats de ce traitement; mais la maladie est souvent rebelle; et, quoi que l'on fasse, elle tend à s'exagérer de plus en plus. Enfin, au troisième degré de la *bouleture*, l'art n'a plus qu'une ressource, la ténotomie, qui interrompt les tendons dans leur continuité, et fait disparaître l'obstacle au redressement des phalanges. V. TENOLOGIE.

BOULEUR s. m. (bou-leur — rad. bouler). Pêch. Syn. de BOULLEUR.

— A signifié Homme adroit, rusé.

BOULEUR, EUSE s. (bou-leur, eu-ze). Argot de théâtre. Acteur, actrice qui précipite ses paroles, qui se hâte d'arriver à la fin de son rôle: *L'acteur Maillard manquait de tendresse; il précipitait ses paroles avec une hâte extrême, en homme qui semble pressé d'en finir. C'était ce que les comédiens appellent, dans leur argot, un bouleur.* (Franc. Sarcey.)

BOULEUTE s. m. (bou-leu-te — du gr. *bouleutês*, même sens; formé de *boulê*, conseil, sénat). Antiq. gr. Aréopagite d'Athènes. || Sous l'empire romain, Décurion ou sénateur d'un municipe de la Grèce.

BOULEUTÉRIEN s. m. (bou-leu-té-ri-onn — rad. boulete). Antiq. gr. Tribunal, lieu où les juges d'une ville rendaient la justice. || Lieu où s'assemblait le conseil des magistrats d'une ville municipale. || On écrit aussi BOULEUTÉRIUM.

BOULEUTICON s. m. (bou-leu-ti-konn — rad. boulete). Antiq. gr. Partie d'un théâtre grec réservée aux vieillards et aux magistrats.

BOULEUX s. m. (bou-leu — rad. boule, à cause de la forme ramassée et comme sphérique de l'animal). Cheval court et trapu, propre aux travaux de fatigue.

— Fam. En parlant d'un homme, Personne laborieuse et à l'œuvre à la tâche, mais d'une intelligence un peu lourde: *C'est un bon bouleux.*

BOULEVARD s. m. (bou-le-var. — L'origine de ce mot est germanique. *Boulevard* ou *boulevard* désignait primitivement, dans les villes fortes, un rempart construit avec de gros madriers et de la terre. Ce sens nous donne l'explication de l'expression tudesque à laquelle *boulevard* doit son origine, et qui se compose des deux mots *bole*, poutre, grosse pièce de bois, et *werk*, ouvrage; ces deux radicaux, surtout le dernier, se sont conservés dans les idiomes germaniques avec leur sens propre; le mot composé se retrouve dans le danois et le suédois *bolwerk*, dans l'allemand *bolwerk*, dans l'anglais *bulwark*, dans le hollandais *bolwerk*, etc., qui ont tous le sens de boulevard). Fortif. Terre-plein d'un rempart; espace occupé par une courtine ou un bastion.

— Par anal. Place forte qui protège une contrée contre l'invasion étrangère: *Gibraltar devrait être le boulevard de la Méditerranée contre l'Angleterre. Belgrade est le boulevard de l'empire turc contre l'Autriche, c'est la clef de la Serbie.* (St-Marc Gir.) || Objet qui sert de rempart contre les attaques d'une nature quelconque: *Les montagnes de Norvège sont des boulevards admirables qui couvrent les pays du Nord.* (Montesq.)

— Fig. Sauvegarde, protection: *C'est une loi regardée, en Angleterre, comme le boulevard de la liberté de la nation.* (Volt.) *Le trône constitutionnel est le véritable boulevard des libertés publiques.* (Louis-Philippe.) *L'opposition constitutionnelle est plus utile encore au pouvoir, dont elle est le boulevard, qu'à la liberté, dont elle porte le drapeau.* (E. de Gir.) || Dans la plupart des grandes villes, Promenade publique, grande voie de communication plantée d'arbres: *Les boulevards de Strasbourg, de Sébastopol, de Saint-Germain, à Paris. Quelques grandes villes de province sont dotées de boulevards qui ne le cèdent en rien à ceux de Paris.*

— Absol. Le boulevard, les boulevards, Large et magnifique voie de communication qui s'étend, à Paris, depuis la Madeleine jusqu'à la Bastille. Les théâtres des boulevards. *Faire une promenade sur les boulevards. Sous prétexte de faire son droit, il passait son temps à se promener aux Tuileries et au boulevard.* (A. de Muss.)

Que ma gloire s'étende Du Louvre aux boulevards.

BÉRANGER.

— Par plaisant. *Boulevard du Crime*, Nom que l'on donne au boulevard du Temple, à Paris, où étaient récemment encore les théâtres que défrayaient de sombres mélodrames, tout gonflés des excès du crime et des larmes de la vertu.

— Rem. La forme *boulevard*, citée encore par l'Académie et par les dictionnaires qui sont venus après elle, est une forme très-ancienne, qui n'est plus usitée que sur les coins de maisons de la capitale. La municipalité parisienne paraît même s'être amendée pour les boulevards nouvellement percés.

— Syn. *Boulevard*, rempart. Au propre, le boulevard n'était que le terre-plein d'un rempart, mais on ne l'emploie plus guère dans ce sens, et au figuré, on lui fait signifier quelque chose de plus fort, de plus considérable qu'un simple rempart. Tout objet qui sert momentanément d'abri est un rempart contre l'ennemi dont on craint les coups; on applique le nom de boulevard à tout ce qui offre une protection puissante et durable contre des attaques toujours à craindre; il faut une ligne de places fortes, une vaste forêt, une chaîne de montagnes pour former le boulevard d'un pays. Dans un autre sens plus moderne, un boulevard est une promenade établie sur l'empla-

cement d'une ancienne fortification, ou même une rue plus large, plus belle et plus longue que les rues ordinaires.

— *Encycl.* Les boulevards de Paris peuvent être considérés comme la promenade du monde entier; c'est là que, de tous les points du globe, viennent se rencontrer les touristes de toutes les nations. On a chassé l'éléphant à Ceylan avec un Indien, et on le retrouve sur le boulevard des Italiens; on a partagé le couscousou de l'Arabe dans le désert, et, un soir, qu'on est assis devant le café Riche, on aperçoit soudain à ses côtés le fils de Mahomet prenant une glace avec un Russe arrivé de la veille.

Le boulevard, c'est la grande artère de Paris, c'est une ville dans la grande ville. Louis Lurine, ce charmant esprit, trop tôt enlevé aux lettres, l'a décrit ainsi: « Un homme, un prince, pourrait se faire volontiers, en un pareil lieu, le prisonnier de lui-même; c'est là une vaste et admirable hôtellerie, dont les splendides ressources doivent suffire à tous les besoins, à tous les desirs, à tous les caprices: des cafés et des restaurants, des bibliothèques, des bains somptueux, des vêtements à la mode, des bijoux, des fleurs, des spectacles, de jolies femmes, des chevaux, des voitures, tout le bien-être, toutes les joies, toutes les délices de la fantaisie qui sait vivre. Pour un étranger qui marche au hasard, à bâtons rompus, sans ami et sans guide, les boulevards ressemblent à un miroir immense qui tourne à la lumière, c'est une gerbe de feu éblouissante qu'il faut s'habituer à contempler en face, à la manière des aiglons quand ils regardent le soleil. »

Jetons donc un coup d'œil rapide sur cette magnifique promenade, sans rival dans l'univers entier, et esquignons en peu de mots la physionomie des différents boulevards de Paris, après les avoir considérés dans leur ensemble.

L'origine des boulevards remonte à l'établissement des fossés creusés autour de Paris en 1536, dans le but de repousser les attaques des Anglais, qui ravageaient la Picardie et menaçaient la capitale. Les premiers arbres y furent plantés en 1668; mais qu'il y a loin de la froide ceinture entourant ce fossé au boulevard où tout Paris a passé, où tout Paris passera! En 1634, un traité avait été conclu entre le conseil du roi et Barbier et Froger, pour l'établissement du rempart depuis la porte Saint-Denis jusqu'à la porte Saint-Honoré, et, dix ans auparavant, une déclaration du roi avait été rendue, portant défense de bâtir au delà des faubourgs, sous peine du fouet. Une ordonnance de Louis XV raviva cette défense, et jusqu'en 1839, on put en lire un extrait sur une pierre gravée aux armes de France, qui se trouvait scellée dans la façade d'une maison qui fait l'angle de la rue et du boulevard Poissonnière. Cette inscription n'existe plus; l'enseigne d'un bonnetier dont les magasins sont à cette place l'a remplacée; on y lit: *Aux limites de la ville de Paris.*

Ce ne fut que vers le milieu du xvi^e siècle que les boulevards prirent la physionomie d'une promenade publique. Ils ne furent d'abord fréquentés que par quelques passants revenant de la porte Saint-Bernard, qui trouvaient ce chemin plus agréable que celui des rues. Bientôt on prit l'habitude d'y venir; les oisifs et les vieillards, les femmes et les enfants, charmés d'y éviter l'encombrement des rues, s'y rendirent assidûment, et le commerce, à son tour, suivit la foule et chercha à la retenir dans ces parages, en ouvrant çà et là des établissements publics et des boutiques, qui devaient plus tard se transformer en élégants magasins, tout ruisselants de dorures et de lumières.

Toutefois, ce n'est guère que depuis une centaine d'années que les boulevards intérieurs de Paris sont devenus la partie la plus vivante de la grande ville; au fur et à mesure qu'elle s'élargissait et qu'elle peuplait ses faubourgs, le boulevard devenait un centre commun vers lequel les habitants des deux zones qu'il séparait se trouvaient sans cesse attirés. Si même on se reporte à cinquante ans en arrière, on peut dire que le vrai boulevard ne commençait qu'au faubourg du Temple, pour finir à la rue Basse-du-Rempart; le reste était silencieux, mal fréquenté et d'un aspect assez triste. Mais cela ne doit pas nous empêcher de parcourir la promenade tout entière, pour en décrire toutes les parties.

Notre point de départ sera donc le boulevard Bourdon. Avant 1789, ce boulevard ne prenait naissance qu'à l'entrée de la rue Saint-Antoine, et les premiers objets qui frappaient le regard de l'étranger arrivant à Paris étaient la Bastille et la belle maison de Beaumarchais; singulier rapprochement! Depuis la destruction de la tyrannique forteresse, le boulevard commence à la Seine, et, sur les débris de l'Arsenal se sont élevés les greniers d'abondance, la vie à la place de la mort. Le point d'intersection de ce boulevard avec le boulevard Beaumarchais est occupé par une colonne que surmonte le génie de la Liberté. Elles ont vu le feu de la guerre civile, les premières maisons du boulevard Beaumarchais; elles venaient d'être achevées quand les balles de juin 1848 les criblèrent! C'était là qu'autrefois demeurait Cagliostro; Ninon de Lenclos fut sa voisine. Aujourd'hui, rien n'attire sur le boulevard Beaumarchais, plus calme et plus tranquille que son voisin, le

boulevard du Temple, bien qu'il possède un théâtre, plus souvent fermé qu'ouvert, il est vrai. Ce théâtre, que les plaisants appellent le premier théâtre de Paris... lorsqu'on arrive par le faubourg Saint-Antoine, a cependant quelque peu contribué à peupler le boulevard Beaumarchais, qui resta longtemps désert.

Le boulevard des Filles-du-Calvaire n'est qu'un trait d'union entre celui que nous venons de quitter et le boulevard du Temple, qui fut longtemps le rendez-vous des désœuvrés, des gamins de Paris, de toute cette population amie du bruit, du mouvement, du plaisir à bon marché. Hélas! que reste-t-il aujourd'hui de ce fameux boulevard? Le souvenir de ce qu'il fut. En 1769, Audinot, acteur congédié de la troupe des Italiens, avait fait bâtir sur ce boulevard une salle où tous les comédiens étaient de bois. Tout Paris y courut, et ce fut à partir de ce moment le lieu de rendez-vous de tous les fâneurs et de tous les badauds. Lorsque le décret de 1791, dit l'auteur des *Spectacles populaires*, proclamant la liberté des théâtres, eut laissé le champ libre à tous les entrepreneurs de spectacles, le boulevard du Temple ne fut plus d'un bout à l'autre qu'une vaste parade, et, dès midi, le fâneur égaré dans ces parages était assourdi du fracas des cymbales, des tambours et des clarinettes. A peine une représentation était-elle finie, qu'une autre commençait à dix pas plus loin; souvent une douzaine de paillasses à la fois débattaient leurs lazzi et leurs calembredaines, au centre d'une douzaine d'auditoires, dont les rires se répondaient en échos. Le théâtre en plein air n'eut jamais un plus vaste champ et de plus beaux jours. Par malheur, la parade elle-même ne tarda pas à se ressentir de la licence du temps; la Révolution déteignit sur les tréteaux de l'Académie. Sous l'empire, le boulevard du Temple était resté à l'état de foire permanente, et les promeneurs y affluaient. Bobèche et son camarade Galmfré y débütèrent, d'abord à la porte du théâtre des Pygmées, puis devant l'ancien théâtre des Délassements-Comiques. Durant de longues années, Bobèche y fut proclamé le roi de la parade; c'était à qui irait applaudir le fameux farceur qui, ne se bornant pas toujours aux ridicules de la rue, discourait quelquefois sur les affaires du temps. C'est ainsi qu'en un moment de crise commerciale, sous l'Empire, ma foi, on l'entendit s'écrier: « On prétend que le commerce ne va pas! j'avais trois chemises, j'en ai déjà vendu deux. » Et Nicolet aussi attira la foule à son théâtre, qui faisait marcher le public à sa surprise. Et Taconnet! le Molière du boulevard du Temple! Puis c'était le Cirque de Franconi, avec ses chevaux et ses pièces militaires. Mais depuis le singe de Nicolet, les bêtes, savantes ou non, l'ont toujours emporté sur les bipèdes; le cerf Coco et l'éléphant Djek y firent merveille.

Le boulevard du Temple fut, sans contredit, le plus bruyant, le plus joyeux, le plus populaire de Paris. Ce n'étaient que cafés, restaurants et spectacles. Le *Lasari*, le *Pit-Laz*, selon l'expression abrégée du titre du boulevard, y coudoyaient les *Fimambules*, qui se trouvaient à côté de la *Gaité*, proche voisine des *Folies-Dramatiques*, accolées à la salle du Cirque; et enfin le *Théâtre-Historique*, devenu plus tard *Théâtre-Lyrique*, était confiné à cette joyeuse maison que l'expropriation a jetée bas, et dans laquelle ont dansé les trois quarts des jeunes mariées des quartiers avoisinants... Nous avons nommé Defieux, dont les fenêtres, illuminées chaque nuit, laissaient apercevoir les silhouettes des danseurs de tout âge. Le soir, des queues formidables se formaient à la porte de chaque théâtre; c'étaient des cris, des glapissements et des poussées qui nécessitaient continuellement l'intervention du garde municipal et du sergent de ville, spectateurs bronzés de ce tohubohu quotidien. Marchandes d'oranges et de sucre d'orge, bouquettiers ambulants, marchands de pommes et de gâteaux populaires, et vous, secourables marchands de coco, qu'étes-vous devenus depuis le jour où l'édilité parisienne fit jeter bas théâtres, restaurants et cafés, pour ouvrir cette grande voie déserte qui s'appelle le boulevard du Prince-Eugène, du faubourg du Temple jusqu'à la place du Trône?

Un jour pourtant, des cris d'effroi, des gémissements plaintifs se firent entendre sur ce boulevard, si gai d'ordinaire; le soleil de juillet l'éclaircit; la garde nationale et la ligne formaient la haie sur le passage du roi Louis-Philippe, lorsque soudain l'éclair et le bruit d'une décharge meurtrière vinrent jeter l'effroi au milieu de la foule. Un maréchal de France tombe mortellement atteint, des femmes et des enfants gisent sans vie, et ce jour-là, ce boulevard justifia son nom de boulevard du Crime, que la tradition parisienne lui avait donné par allusion aux drames qui se jouaient sur ses théâtres.

Deux salles de spectacle ont survécu, placées sur le côté gauche du boulevard: le Théâtre-Déjazet et la salle Robin. Le café Turc, transformé, métamorphosé, n'a plus rien qui rappelle son ancienne popularité.

Poursuivons donc notre promenade, et, après avoir jeté un coup d'œil sur le Château-d'Eau et son marché aux fleurs, constatons que déjà la physionomie du public qui passe sur le boulevard Saint-Martin n'est plus la même que celle des gens qui nous rencontrent sur les boulevards déjà parcourus. Là-bas, la cas-